



III

COLLEEN
MCCULLOUGH

LES MAÎTRES DE
ROME



J'AI
LU

L'Australienne Colleen McCullough (1937-2015) est l'auteur de plus d'une vingtaine de romans, dont le célèbre *Les oiseaux se cachent pour mourir*, best-seller international.

Brillante scientifique spécialiste des neurosciences et passionnée par l'Antiquité, elle se consacre pleinement à l'écriture et a entamé en 1990 son projet fou des *Maîtres de Rome*, immense fresque historique sur la Rome antique, publié ici en 11 tomes. Entretenant un travail de documentation digne d'un essai historiographique, elle nous livre une saga exceptionnelle, portée par un talent de conteuse hors pair.

Les maîtres de Rome

Volume 3

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les maîtres de Rome, volume 1 (*L'amour et le pouvoir*)
n° 3276.

Les maîtres de Rome, volume 2 (*La couronne d'herbe*),
n° 3583.

COLLEEN McCULLOUGH

Les maîtres de Rome

Le favori des dieux

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par François Thibaux
et Marie-Lise Hieaux-Heitzmann



22°

24°

26°

28°

30°

L'EMPIRE ROMAIN D'ORIENT

déplacements de César et de Verres



EST

22°

24°

26°

28°

MÉDITERRANÉE

CRÈTE PIRATE COASTLINE CNOSSUS GORTYN

32° 34° 36° 38°

MER NOIRE



40° 38° 36° 34° N

0 50 100 Miles
 0 80 160 Kilomètres

MÉDITERRANÉE

30° 32° 34°

TITRE ORIGINAL
Première partie de
Fortune's Favorites

© Colleen McCullough, 1993

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© L'Archipel, 1996

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

À mes yeux, *Le Favori des dieux* doit pouvoir être lu comme un ouvrage ayant sa logique et son existence propres, indépendamment de *L'Amour et le Pouvoir* et de *La Couronne d'herbe*, les romans qui l'ont précédé. Néanmoins, les résumés ci-dessous, qui reprennent à grands traits les péripéties développées dans ces deux livres, en rendront, je l'espère, la lecture plus aisée et plus agréable.

Événements relatés dans *L'Amour et le Pouvoir*¹

110 av. J.-C. Plus par accident que par dessein, la République romaine a entamé un processus d'expansion qui, petit à petit, provoque de terribles pressions sur son antique constitution, destinée au départ à régler les affaires d'une petite cité-État et à préserver les intérêts de sa classe dirigeante, toujours incarnée, à l'époque, par le Sénat.

L'activité majeure de Rome, c'est la guerre, qu'elle a toujours magnifiquement conduite et sur laquelle elle a résolu de s'appuyer pour assurer son développement et la prospérité de son économie. Elle a aussi maintenu sous sa coupe les diverses nations de la péninsule italienne en refusant aux différents peuples le droit à la citoyenneté romaine et l'égalité commerciale.

Mais la voix du peuple se fait de plus en plus insistante. Une suite de politiciens démagogues, tels les frères

1. J'ai lu nos 3276 et 3277

Gracques, ont tour à tour occupé le devant de la scène, sans cacher leur intention de déchoir le Sénat de son pouvoir. Dans leur idée, ce pouvoir ne devait être transféré au peuple que par l'intermédiaire d'une caste à peine moins rutilante, les chevaliers, recrutés à l'origine parmi les riches marchands. (L'agitation sociale, dans le monde antique, ne se faisait jamais au profit des pauvres, mais prenait plutôt la forme d'une lutte entre l'aristocratie foncière et la ploutocratie commerciale.)

En cette année 110 av. J.-C., un homme de quarante-sept ans, issu d'une famille sans éclat du petit district latin d'Arpinum, Caius Marius, a réussi, grâce à ses capacités militaires hors du commun, à se hisser au second poste électif de l'État, la préture. Il a, en même temps, accumulé d'immenses richesses. Cela ne lui suffit pas. Il rêve de la charge suprême, le consulat, tout en sachant que ses origines obscures ne l'autorisent en aucun cas à occuper une telle fonction. Le consulat est réservé aux membres des vieilles familles aristocratiques qui ne se sont jamais souillé les mains en s'adonnant à des activités aussi triviales que le commerce.

Une rencontre fortuite avec un sénateur désargenté d'origine patricienne (frange la plus auguste de l'aristocratie), Caius Julius César (aïeul du grand César), va pourtant permettre à Marius d'accéder à l'honneur qu'il convoite. Ayant assuré la carrière des deux fils du vieux César et fourni une dot à sa fille cadette, il recevra, en échange, la main de l'aînée, Julia. Cette union, qui anoblit sa lignée, redore du même coup son prestige électoral.

En l'an 109 av. J.-C., le nouvel époux de Julia part, en compagnie de son ami et correspondant épistolaire Publius Rutilius Rufus, faire la guerre au roi Jugurtha de Numidie. Marius ne commande pas l'expédition. Ce privilège revient à l'aristocrate Metellus (qui se fera appeler plus tard Metellus Numidicus en souvenir de cette campagne, mais que Marius affublera d'un sobriquet beaucoup moins flatteur : « le Porcelet »). Metellus Numidicus



NICOMEDES III EPIPHANES PHILOPATOR

est accompagné de son fils cadet Metellus Pius, dit « le Goret ».

Metellus Numidicus n'est pas un général très efficace, et la guerre en Afrique traîne en longueur. En l'an 108 av. J.-C., Marius demande à être relevé de son poste de légat principal pour pouvoir rentrer à Rome et se présenter à l'élection des deux consuls de 107. Metellus Numidicus refuse de le laisser partir. Marius entame alors une campagne épistolaire où, dans des missives envoyées à Rome, il déplore et critique la façon dont son supérieur conduit la guerre. Ce harcèlement finit par porter ses fruits ; Metellus Numidicus est contraint de décharger Marius de son service auprès de lui.

Avant qu'il ne quitte l'Afrique, la prophétesse syrienne Martha prédit à Marius qu'il sera consul de Rome sept fois, ce qui ne s'est jusqu'alors jamais produit, et lui vaudra d'être considéré comme le Troisième Fondateur de la Ville. Elle ajoute qu'un neveu de sa femme, nommé Caius, sera le plus grand Romain de tous les temps. Cet enfant n'existe pas encore. Marius, pourtant, ne doute pas une seconde de la véracité de cette prophétie.

De retour à Rome, il est élu second des deux consuls en l'an 107. Il utilise alors le corps législatif nommé Assemblée de la Plèbe pour faire passer une loi retirant à Metellus Numidicus, dit « le Porcelet », la direction de la guerre contre Jugurtha ; ce commandement lui revient en propre.

Il se heurte à un problème majeur : le recrutement. Les six légions que commandait Metellus Numidicus en Afrique viennent d'être affectées à l'autre consul de l'année. La République est incapable de fournir le moindre soldat aux armées romaines : au cours des quinze années précédentes, trop d'hommes ont péri sur les champs de bataille, par la faute de toute une série de généraux incompetents, issus de l'aristocratie la plus prestigieuse. D'un autre côté, les amis de Metellus Numidicus, outrés de voir Marius lui ravir la direction des opérations contre Jugurtha, font tout leur possible pour l'empêcher de trouver des troupes fraîches.

Marius, en tacticien iconoclaste, se tourne alors vers les *capite censi*, ou prolétaires, c'est-à-dire les citoyens romains les plus pauvres, ceux qui ne possèdent rien, et décide de lever son armée parmi eux. Un concept révolutionnaire !

Depuis toujours, les soldats romains doivent posséder un lopin de terre et disposer de ressources suffisantes pour financer leur armement et assurer leurs propres dépenses. Depuis des siècles, cette classe d'agriculteurs plus ou moins prospères fournit à Rome ses combattants. Mais cette réserve humaine a été pratiquement épuisée et ses maigres biens sont tombés entre les mains des sénateurs ou des personnalités les plus en vue de l'ordre équestre. De vastes domaines, les *latifundia*, exploités par des esclaves, ont vu le jour un peu partout, privant d'emploi les hommes libres.

En annonçant qu'il va recruter ses soldats parmi les prolétaires, Marius déclenche une levée de boucliers. Contré pied à pied par l'aristocratie sénatoriale et par bon nombre de chevaliers, il passe néanmoins outre et s'adresse à l'Assemblée de la Plèbe, qui vote une loi obligeant le Trésor de Rome à financer l'armement et l'équipement de ses légions d'indigents.

Marius remet le cap sur l'Afrique, à la tête de six légions de miséreux, considérés par le Sénat comme incapables de loyauté, emmenant avec lui son questeur (fonctionnaire subalterne responsable des finances), un certain Lucius Cornelius Sylla. Celui-ci vient d'épouser Julilla, fille cadette du vieux César. Il se trouve donc être le beau-frère de Marius.

Sylla se distingue en tout, ou presque, de son chef. Aristocrate bon teint, d'une origine patricienne irréprochable, il a dû renoncer à entrer au Sénat à cause de son extrême pauvreté, jusqu'à ce qu'une succession de meurtres bien combinés lui permette d'hériter des biens de sa maîtresse, Nicopolis, et de sa belle-mère, Clitumna. Ambitieux et sans pitié, il croit, lui aussi, en sa destinée. Mais il a passé les trente-trois premières années de sa vie dans le monde trouble des coulisses de théâtre, où il s'est découvert une

faiblesse redoutable : alors que les citoyens romains condamnent sans appel l'homosexualité, il doit à présent tracer sa route vers la gloire en reniant son amour pour un acteur grec, Metrobios, encore adolescent à l'époque.

Il faut presque trois ans à Marius pour battre Jugurtha. Le roi numide est fait prisonnier par Sylla en personne, devenu un des légats de Marius et un de ses plus fidèles bras droits. Bien que si différents d'origine et de tempérament, les deux hommes s'entendent à merveille. Quant à leur armée de gueux, elle s'illustre sur le champ de bataille, réduisant à néant les sarcasmes du Sénat.

Pendant que Marius et Sylla guerroient en Afrique, une nouvelle menace contre Rome se précise. Un vaste rassemblement de peuplades germaniques (les Cimbres, les Teutons et les Chérusques/ Marcomans/ Tigures) a émigré en Gaule, infligeant plusieurs défaites désastreuses aux armées romaines, commandées par des aristocrates sans génie, qui refusent de coopérer avec des hommes qu'ils considèrent comme inférieurs.

Sans même qu'on ait pris la peine de l'en avertir, Marius est élu consul pour la seconde fois et reçoit mission de diriger la guerre contre les Germains. En dépit de l'opposition de Metellus Numidicus et de Marcus Aemilius Scaurus, le *Princeps Senatus* (président du Sénat), tout le monde, à Rome, en est arrivé à la conclusion que lui seul peut vaincre les Germains, d'où le miracle de sa réélection, qu'il n'a nullement sollicitée.

Accompagné de Sylla et du jeune Quintus Sertorius (un de ses cousins, âgé de dix-sept ans), Marius conduit ses miséreux, devenus des combattants aguerris, à travers les Alpes jusqu'en Gaule, où il attend le déferlement des Germains. Mais les Germains ne viennent pas. Tandis que Marius occupe ses hommes à des travaux d'utilité publique, Sylla et Sertorius, déguisés en Gaulois, partent espionner les intentions de l'ennemi. En 103 av. J.-C., Marius est une nouvelle fois élu consul. Et grâce aux efforts d'un tribun de la plèbe, Lucius Appuleius Saturnius, il se retrouve consul pour la quatrième fois en 102, l'année où les Germains avancent enfin, juste à temps, les

ennemis de Marius au Sénat s'apprêtant à se débarrasser définitivement de lui.

Profitant des fructueuses missions d'espionnage de Sylla et de Sertorius, Marius a été informé de la stratégie des Germains, désormais dirigés par un chef intelligent, le roi Boiorix, qui divise son énorme masse d'hommes en trois hordes, avec l'intention d'envahir la péninsule italienne par trois itinéraires. Un groupe, celui des Teutons, longera le Rhône et franchira les Alpes occidentales; les Cimbres (menés par Boiorix lui-même) envahiront le nord de l'Italie centrale par le col du Brenner; enfin, un troisième groupe, formé d'éléments disparates, passera les Alpes orientales et marchera vers l'Adriatique. Alors, les trois hordes se réuniront pour déferler sur Rome.

Le second consul, partenaire de Marius pour l'année 102, appartient par le sang à la famille des Césars, ainsi que l'indique son nom : Quintus Lutatius Catulus César. Aristocrate hautain très infatué de sa personne, il n'a pas la moindre compétence guerrière; cela, Marius le sait.

Ayant choisi de demeurer où il se trouve, dans les environs d'Aix-en-Provence; pour intercepter les Teutons, Marius doit laisser à Catulus César le soin de contenir les Cimbres (la troisième horde de Germains a renoncé et retourne en Germanie bien avant d'avoir pu traverser les Alpes). À la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes, Catulus César a reçu du Sénat l'ordre de marcher vers le nord pour les arrêter. Mais Marius, qui n'a aucune confiance en lui, lui adjoint Sylla en lui recommandant de faire tout son possible pour préserver la vie des précieuses troupes de Catulus César, en dépit des erreurs stratégiques que pourrait commettre le général en chef.

À la fin de l'été 102 av. J.-C., les Teutons, forts de cent mille hommes, se heurtent aux positions de Marius, qui dispose d'une armée d'environ trente-cinq mille soldats. Au cours d'une bataille conduite avec génie, le Romain écrase les Teutons indisciplinés et brouillons; les survivants s'enfuient. La menace à l'Ouest n'existe plus.

Toutefois, au moment même où Marius défait les Teutons, Catulus César, Sylla et leur petite armée investissent la vallée alpine de la rivière Athesis (aujourd'hui l'Adige). Là, ils tombent sur les Cimbres, qui viennent de surgir du col du Brenner. Ne disposant pas d'assez d'espace pour faire manœuvrer les légions, Sylla demande à Catulus César de battre en retraite. Ce dernier refuse avec indignation. Sylla suscite donc une mutinerie et ramène l'armée saine et sauve dans la vallée du Pô, où elle prend ses quartiers à Placentia (aujourd'hui Plaisance), tandis que deux cent mille Cimbres – avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bêtes – se ruent sur la rive orientale du Pô.

Élu consul pour la cinquième fois en 101 av. J.-C. à la suite de sa retentissante victoire sur les Teutons, Marius transfère le gros de son armée dans le Nord, où elle fusionne avec celle de Catulus César, créant ainsi une force de cinquante-quatre mille hommes. Au milieu de l'été, l'affrontement final contre les Germains se joue sur le champ de bataille de Vercellae, au pied des Alpes occidentales. Boiorix est tué et les Cimbres anéantis. Marius a sauvé l'Italie et Rome des Germains pour les cinquante années à venir.

Ce triomphe va changer du tout au tout la situation à l'intérieur de la République. Les vieux adversaires de Marius, Metellus Numidicus, le *Princeps Senatus* Scaurus, Catulus César et la cohorte de ses ennemis font désormais bonne figure à celui que l'on acclame comme le « troisième fondateur » de Rome et qui parvient à se faire élire consul pour la sixième fois en 100 av. J.-C.

Cette année voit la scène se déplacer du champ de bataille jusqu'au Forum, théâtre d'affrontements sanglants et d'une démagogie politique effrénée. Fidèle de Marius, Saturninus a réussi (grâce à l'aide de son compère Glaucia et au meurtre d'un tribun de la plèbe) à se faire élire tribun pour la seconde fois. Du haut de sa nouvelle dignité (illustrée depuis des décennies par des révolutionnaires et des démagogues), il cherche à faire accorder des terres aux vétérans prolétaires de son maître.

Enrôler dans l'armée des hommes dénués de tout présente un inconvénient majeur : ne possédant rien et étant chichement payés, ces soldats doivent, une fois que la mère patrie n'a plus besoin d'eux, recevoir leur récompense. Marius leur a promis des gratifications en terres, mais pas à l'étranger. Il rêvait, en y installant ses vétérans, de propager la culture et les mœurs romaines à travers les provinces qui, s'ajoutant les unes aux autres, commençaient à former un véritable empire où Rome possède d'immenses terres. En fait, la controverse à propos des lopins à accorder aux vétérans de basse condition va jouer un rôle déterminant dans la chute finale de la République romaine, car les membres du Sénat, bornés et incapables de la moindre sollicitude à l'égard du peuple, refuseront toujours de coopérer avec les généraux sur cette question. Leur aveuglement aura une conséquence grave : les vétérans du prolétariat trouveront tout naturel de faire allégeance d'abord à leurs chefs (car ceux-ci souhaitent leur garantir des terres), et ensuite seulement à Rome (car Rome, personnifiée par le Sénat, répugne à leur accorder ces terres auxquelles ils estiment avoir droit).

L'opposition sénatoriale aux deux lois agraires de Saturninus, qui, pourtant, ne manque pas d'appuis au sein des classes dirigeantes, se montre obstinée et violente. La première est adoptée, mais la seconde ne voit le jour qu'après que Marius a obligé les membres du Sénat à jurer de la maintenir. Metellus Numidicus refuse de donner sa parole et s'exile volontairement, non sans avoir payé une énorme amende – prix du refus du serment.

Pendant les débats sur la seconde loi, le *Princeps Senatus* Scaurus a piégé Marius, moins retors que lui en politique, en le poussant à admettre que les deux lois de Saturninus n'étaient peut-être pas valides. Totalemant loyal, jusque-là, envers Marius, Saturninus se retourne alors contre lui aussi bien que contre le Sénat, et commence à comploter en vue de les faire chuter l'un et l'autre.

Malheureusement pour Marius, sa santé, à ce moment précis, l'abandonne ; une petite attaque le force à se reti-

rer quelques mois de la vie politique. Saturninus en profite pour poursuivre ses intrigues.

La moisson doit arriver à Rome en automne ; mais la sécheresse, sévissant sur tout le bassin méditerranéen, la réduit à sa portion congrue. Pour la quatrième année consécutive, la populace romaine doit faire face à une dramatique pénurie de blé. Saturninus tient là sa chance. Il décide de devenir le « premier homme » à Rome : non en tant que consul, mais comme tribun de la plèbe, position idéale pour contrôler l'immense masse du peuple qui, à présent, se réunit tous les jours au Forum pour protester contre les privations de l'hiver à venir.

Ce n'est pas pour soulager la misère du peuple que Saturninus présente sa loi garantissant à la populace une distribution de blé collecté par l'État. Il œuvre en fait pour le plus grand bien des marchands et des corporations commerciales, dont les affaires périlliciteraient si les couches défavorisées de la population ne mangeaient pas à leur faim. Le vote des classes inférieures ne présente guère d'importance, mais celui des marchands pèse assez lourd pour lui permettre – avec leur appui – de renverser à la fois le Sénat et Marius.

À peine remis de son attaque, Marius convoque une réunion du Sénat pour le premier jour de décembre 100 av. J.-C., afin d'étudier les moyens de freiner l'ascension de Saturninus, lequel lorgne à présent un troisième mandat de tribun de la plèbe, tandis que son ami Glaucia brigue le consulat. Ces deux candidatures n'ont à proprement parler rien d'illégal, mais offensent les traditions vénérables du *cursus honorum*.

L'affrontement atteint son paroxysme au cours des élections consulaires, lorsque Glaucia fait assassiner un autre candidat. Le Sénat, convoqué par Marius, vote, ainsi qu'il en a le droit, un *Senatus Consultum de republica defendenda*, c'est-à-dire les pleins pouvoirs. Les sénateurs et leurs partisans courent chez eux chercher leurs armes. La bataille a lieu au Forum. Saturninus et Glaucia ont cru que le peuple, menacé de famine, se soulèverait. Or les pauvres rentrent tranquillement chez eux. Assisté de Sylla, Marius écrase le petit groupe de fidèles de Saturninus, qui

trouve refuge dans le temple de Jupiter Optimus Maximus, mais est obligé de se rendre lorsque Sylla coupe l'approvisionnement en eau du Capitole.

Glaucia se suicide. On emprisonne Saturninus et ses proches amis dans le bâtiment du Sénat en attendant de les juger pour trahison – procès dont tout le monde sait qu'il ébranlera un édifice constitutionnel déjà chancelant. Sylla règle le problème en entraînant secrètement une bande de jeunes aristocrates au sommet du bâtiment, d'où ils massacrent Saturninus et ses amis en les bombardant avec des tuiles arrachées du toit.

La loi de Saturninus sur le blé est abolie. Marius, âgé à présent de cinquante-sept ans, sait que sa carrière politique arrive à son terme. Il a été consul six fois. Accomplira-t-il l'ancienne prophétie en le devenant une septième fois ? Cela paraît peu probable. Quant à Sylla, il espère être élu préteur l'année suivante. Il décide donc de se détacher de Marius, politiquement en déclin, pour préserver sa propre carrière.

Tout au long de ces dix années, les affaires privées et les amours des deux hommes ont suivi des chemins différents.

Le mariage de Marius avec Julia a été fécond. Ils ont eu un fils, né en 109 av. J.-C., qu'on appelle Marius le Jeune. Le vieux César est mort, non sans avoir vu ses deux fils fermement installés et promis à de hautes fonctions politiques et militaires. Son plus jeune fils, Caius, a épousé une riche et très belle fille de la célèbre famille Aurelius Cotta, Aurelia. Sagement, le couple a choisi pour domicile la maison d'Aurelia, dans la Subura, quartier mal famé de Rome. Ils ont eu deux filles puis, en 100 av. J.-C., un fils (le grand César). Marius a su aussitôt qu'il s'agissait de l'enfant de la prophétie : le plus grand Romain de tous les temps. Il s'est juré d'empêcher la prédiction de se réaliser.

Le mariage de Sylla et de la fille cadette de César, Julilla, n'a pas été heureux, principalement à cause de la nature fébrile et exagérément émotive de la jeune femme. Deux enfants sont nés de cette union, une fille et un garçon. Tout en aimant son mari de façon obsessionnelle, et bien

que n'ayant aucune idée de ses véritables penchants sexuels, Julilla a conscience de ne pas occuper toute la place dans son cœur. Sa détresse la pousse à boire. Elle sombre petit à petit dans l'alcoolisme.

Alors se produit un événement capital. Le jeune acteur grec Metrobios vient rendre visite à Sylla dans sa maison. La vue de l'adolescent réduit à néant la résolution prise par son ancien amant de ne plus jamais avoir de relation physique avec lui. Sans être vue par eux, Julilla assiste à leur scène d'amour. Elle se tue sur-le-champ. Par la suite, Sylla épouse une charmante veuve d'excellente famille, Aelia, qui, sans enfants, sert de mère à son fils et à sa fille.

Le *Princeps Senatus* Marcus Aemilius Scaurus a eu un fils qui s'est rendu coupable de couardise en servant dans les armées de Catulus César dans le Nord. Effondré, Scaurus renie le jeune homme, qui se suicide. Sans attendre, le *Princeps Senatus* épouse la fiancée de son fils, âgée de seize ans, fille du frère aîné de Metellus Numidicus. Elle répond au nom de Dalmatica. Personne ne lui a demandé son avis.

Quant au jeune Marcus Drivus Drusus, rejeton éminemment aristocratique d'un homme célèbre, il a combiné, en 105 av. J.-C., un double mariage : il a épousé la sœur de son meilleur ami, le patricien Quintus Servilius Caepio, uni lui-même à la sœur de Drusus, Livia Drusa. Le ménage de Drusus reste stérile, mais Caepio et Livia donnent naissance à deux filles, dont l'aînée, Servilia, deviendra un jour la mère de Brutus et la maîtresse du grand César.

Événements relatés dans *La Couronne d'herbe*¹

La Couronne d'herbe commence en 98 av. J.-C., presque deux ans après les événements évoqués dans *L'Amour et le Pouvoir* – deux années assez calmes.

1. J'ai lu nos 3583 et 3584.

En dépit du charme et de la bonté de sa seconde femme Aelia, Sylla est tiraillé par son désir pour deux êtres dissemblables – le jeune acteur grec Metrobios et Dalmatica, l'épouse âgée de dix-neuf ans du *Princeps Senatus* Marcus Aemilius Scaurus. Mais son ambition et le sens de sa destinée ont toujours pris, chez lui, le pas sur toute autre forme d'inclination. Il se fait donc violence en refusant de revoir Metrobios ou d'entamer une liaison avec Dalmatica.

Malheureusement, n'ayant pas le même contrôle d'elle-même, la jeune femme se donne publiquement en spectacle en clamant haut et fort sa frustration et sa passion inassouvie. Humilié, Scaurus exige, pour couper court aux rumeurs, que Sylla quitte Rome. Ne se sentant pas coupable et trouvant Scaurus déraisonnable, ce dernier refuse. Il a l'intention de se présenter aux élections à la préture, ce qui l'oblige à rester à Rome. Tout en connaissant parfaitement l'innocence de son rival, le vieux Scaurus fait obstruction à son élection et séquestre Dalmatica entre les murs de sa propre maison.

Contrecarré dans sa carrière politique, Sylla décide de se rendre en Espagne, en Ibérie citérieure, comme légat de son belliqueux gouverneur, Titus Didius. Scaurus a gagné. Avant son départ, Sylla fait des avances à Aurelia, femme de Caius Julius César, qui le repousse. Furieux, il va voir Metellus Numidicus, à peine rentré d'exil, et le tue. Loin de lui reprocher le meurtre de son père, Metellus Pius le Goret continue à l'admirer et à placer en lui toute sa confiance.

La famille César prospère. Les deux fils du vieux César, Sextus et Caius, ont consolidé leur position sous la houlette de Marius, obligeant Caius à vivre, la plupart du temps, loin de chez lui. Sa femme Aurelia s'occupe de sa demeure, tout en veillant efficacement à l'éducation de ses deux filles et de son précieux petit garçon, le jeune César, qui, depuis son plus jeune âge, fait preuve d'une intelligence et de dons hors du commun. Un seul aspect de la vie d'Aurelia inquiète sa famille et ses amis : son affection pour Sylla, qui, véritablement fasciné par elle, lui rend souvent visite.

Toujours écarté de la vie politique, Caius Marius emmène sa femme Julia et son fils, Marius le Jeune, faire un long périple en Orient pour découvrir l'Anatolie.

À Tarse, il apprend que le roi Mithridate du Pont a envahi la Cappadoce, assassiné son jeune monarque et installé un de ses nombreux rejetons sur le trône. Confiant sa femme et son fils à des nomades, il galope quasiment seul vers la capitale de la Cappadoce, où, avec superbe, il se mesure au roi.

Chicanier et fourbe, Mithridate est un curieux mélange de lâcheté et d'héroïsme, d'outrecuidance et de timidité. À la tête de forces impressionnantes, il a agrandi son royaume aux dépens de ses voisins, excepté Rome. À la faveur d'une alliance matrimoniale, il s'est rapproché de Tigrane, roi d'Arménie; les deux souverains ont fait le projet de s'unir, de vaincre Rome et de se partager le monde.

Tous ces plans mirobolants volent en éclats lorsque Mithridate rencontre Marius, qui, se dressant seul contre lui, se sent assez puissant pour le sommer de quitter la Cappadoce. Alors qu'il pourrait le tuer, Mithridate, penaud, lui obéit et fait refluer son armée vers le Pont. Quant à Marius, après avoir rejoint sa femme et son fils, il poursuit son périple.

En Italie, la situation est devenue explosive. Rome domine et écrase de son mépris les peuples semi-indépendants de la péninsule. Ses « alliés » italiques, ainsi qu'on les appelle, vivent depuis longtemps sous sa coupe et ont conscience d'être considérés par elle comme inférieurs. Obligés de fournir et de payer les soldats qu'elle utilise dans ses guerres extérieures, ils ne reçoivent rien en contrepartie, pas plus la citoyenneté romaine, avec ses droits et privilèges, que l'égalité en matière d'échanges ou de commerce. Les chefs de ces nations réclament à présent, avec une vigueur et une résolution croissantes, une égalité de statut avec leur grande aînée.

Chef de son peuple; les Marses, Quintus Poppaedi Silo est déterminé à voir tous ses compatriotes italiques devenir citoyens romains. Drusus, son ami, prend fait et cause pour lui. Aristocrate immensément riche et jouissant d'appuis politiques importants, il est persuadé

qu'avec son aide les Italiques obtiendront de haute lutte l'égalité à laquelle ils aspirent depuis si longtemps.

Des problèmes familiaux entravent ces projets. Livia Drusa, la sœur de Drusus, vit un mariage malheureux avec son meilleur ami, Quintus Servilius Caepio, qu'elle n'aime pas et qui abuse d'elle. Elle a rencontré Marcus Porcius Cato, en est tombée amoureuse et est devenue sa maîtresse. Déjà mère de deux filles, elle s'est retrouvée enceinte de lui et a donné naissance à un fils. Elle a réussi à persuader Caepio qu'il en est le père. Mais sa fille aînée Servilia a dénoncé son infidélité conjugale, entraînant la dislocation de la famille. Caepio renie les trois enfants et répudie leur mère, que Drusus et sa femme ne cessent de soutenir. Livia Drusa épouse alors Cato et lui donne deux autres enfants, Porcia et Cato le Jeune (le futur Cato Uticensis).

Pendant le déroulement de ces événements, Drusus s'est battu pour convaincre le Sénat du bien-fondé de la revendication des cités italiques, mais, après le scandale provoqué par Livia Drusa, il se heurte à l'inimitié soudaine de Caepio, qui, se mettant en travers de sa route, rend sa tâche beaucoup plus difficile.

En 96 av. J.-C., la femme de Drusus meurt. En 93, Livia Drusa disparaît à son tour. Drusus prend en charge ses cinq enfants. Cato s'éteint en 92. Ne restent, face à face, que Caepio et Drusus, ces deux anciens amis qui, à présent, se haïssent.

Bien que considéré comme trop âgé pour cette charge, Drusus en arrive à la conclusion qu'il ne lui reste qu'un seul moyen d'obtenir l'égalité pour les Italiques : devenir tribun de la plèbe et gagner à sa cause, en dépit de l'opposition irréductible du Sénat, l'Assemblée de cette même plèbe. Doté d'une patience et d'une intelligence impressionnantes, il fait merveille. Mais nombre de jusqu'aboutistes du Sénat (y compris Scaurus, Catulus César et Caepio) ont décidé sa perte. À la veille de la victoire, à la fin de l'année 91 av. J.-C., Drusus est assassiné dans l'atrium de sa propre maison.

Les cinq enfants de Livia Drusa, plus son fils adoptif, Drusus Nero, assistent, horrifiés, à la lente agonie de leur

oncle. Ces jeunes êtres n'ont plus qu'une personne vers qui se tourner : Caepio, qui refuse tout contact avec eux. Ils échouent donc entre les mains de la mère de Drusus et de son plus jeune frère, Mamercus Aemilius Lepidus Livianus. En 90, Caepio meurt, suivi, en 89, de la mère de Drusus. Seul survivant de la famille, Mamercus demande à sa femme de recueillir les enfants. Elle refuse. Il se voit donc obligé de les laisser grandir dans la maison de Drusus. Il les confie à la charge d'une parenté célibataire et de sa redoutable mère.

Sylla est rentré d'Ibérie citérieure à temps pour être élu préteur urbain de l'an 93. En 92 (alors que Drusus se bat pour faire reconnaître l'égalité des droits au profit de toute la péninsule), on l'envoie en Orient administrer la Cilicie. Là, il apprend que Mithridate, enhardi par cinq années d'inertie romaine, vient à nouveau d'envahir la Cappadoce. Depuis la Cilicie, Sylla conduit alors deux légions en Cappadoce, les regroupe dans un camp superbement fortifié et les lance dans des campagnes de harcèlement des troupes de Mithridate, sans se soucier de l'écrasante supériorité numérique de ces dernières. Pour la seconde fois, le roi se retrouve face à un Romain qui, fort de sa seule présence, lui ordonne de regagner son pays. Et, pour la seconde fois, Mithridate, humilié, obéit.

Son gendre Tigrane, roi d'Arménie, reste, quant à lui, belliqueux et menaçant. Sylla entraîne donc ses deux légions en Arménie, devenant ainsi le premier Romain à franchir l'Euphrate à la faveur d'une campagne militaire. Sur le Tigre, près d'Amida, il rencontre Tigrane et le met en garde. Puis, sur l'Euphrate, à Zeugma, il préside une conférence réunissant, outre lui-même, Tigrane et les ambassadeurs du roi des Parthes. Cette conférence débouche sur un traité aux termes duquel tous les territoires situés à l'est de l'Euphrate continueront à dépendre des Parthes, tandis que ceux s'étendant à l'ouest seront du ressort de Rome. Sylla recueille également de la bouche d'une célèbre pythie chaldéenne une prophétie le concernant : il deviendra l'homme le plus puissant de l'océan

Atlantique à l'Indus et mourra à l'apogée de sa prospérité et de sa gloire.

Avec lui se trouve son fils, celui de la défunte Julilla. Cet enfant – encore à l'aube de l'adolescence – est la lumière de sa vie. Hélas, après le retour de Sylla à Rome (où il ne rencontre, de la part du Sénat, qu'indifférence au récit de ses exploits et de son magnifique traité), le jeune Sylla meurt tragiquement. Anéanti par ce décès, son père voit se dissoudre le dernier lien qui l'unissait aux Césars. Il ne reste plus en contact avec cette famille que lors de ses visites épisodiques à Aurelia, au cours desquelles il a l'occasion de rencontrer le jeune César, qui l'impressionne.

La guerre d'Italie commence par une série d'écrasantes défaites pour Rome. Au début de l'année 90 av. J.-C., le consul Lucius prend la tête du théâtre d'opérations méridional de la guerre (en Campanie), avec Sylla comme légat adjoint. Le théâtre septentrional (en Picenum et en Étrurie) est confié successivement à plusieurs généraux qui, tous, se montrent dramatiquement inefficaces.

Caius Marius brûle de commander ce front-là, mais ses ennemis, au Sénat, ont encore trop d'influence. Il doit se contenter de servir comme simple légat et de supporter, de la part de ses supérieurs, de multiples humiliations. L'un après l'autre, pourtant, ces chefs, de défaite en défaite, disparaissent de la scène, parfois de façon violente, comme Caepio, qui est tué. Pendant ce temps, tout en s'efforçant d'aguerrir leurs troupes novices et timorées, Marius guette sa chance. Lorsqu'elle surgit, il ne la manque pas. En association avec Sylla, qu'on a dépêché à ses côtés, il remporte, pour le compte de Rome, la première victoire significative de la guerre. Le lendemain, il subit sa seconde attaque, bien plus sérieuse que la première, et doit se retirer du conflit. Cet effacement ne déplaît pas à Sylla. Marius, en effet, refuse de le prendre au sérieux en tant que général, tenant pour quantité négligeable les succès qu'il a remportés sur le front méridional – toujours au nom de quelqu'un d'autre.

En 89, la guerre se met à sourire à Rome, notamment sur le front méridional. Sylla reçoit la plus haute distinction militaire, la couronne d'herbe. Ce trophée lui est

remis par ses troupes devant la ville de Nola. La majeure partie de la Campanie et de l'Apulie dépose les armes.

Les deux consuls de l'année 89, Pompée Strabo et Cato, connaissent des sorts dissemblables. Cato est assassiné par le jeune Marius, qui compte ainsi préserver Rome d'une défaite militaire. Marius assure l'impunité à son fils en soudoyant le général resté en poste, Lucius Cornelius Cinna. Même s'il a accepté de se laisser corrompre, Cinna est un homme honorable, qui restera fidèle à Marius et demeurera jusqu'au bout l'ennemi de Sylla.

Le premier consul de l'année 89, Pompée Strabo, a un fils de dix-sept ans, Pompée, qui, adorant son père, insiste pour combattre à ses côtés. L'année précédente, ils ont assiégé la ville d'Asculum Picenum, où s'étaient produites les premières atrocités de la guerre. À leurs côtés se trouvait un adolescent du même âge, Marcus Tullius Cicéron, piètre combattant que Pompée avait soustrait à la colère et au mépris de son père. Cicéron ne devait jamais oublier la bienveillance de Pompée. Sa reconnaissance orientera d'ailleurs toute sa vie politique future.

Lorsque Asculum Picenum tombe, en 89, Pompée Strabo fait mettre à mort tous ses habitants mâles et bannit de la cité les femmes et les enfants, ne leur laissant emporter que les hardes qu'ils ont sur le dos. Cet épisode restera un des plus sanglants de cette terrible guerre.

En 88 av. J.-C., lorsque Sylla finit par être élu consul avec un certain Quintus Pompeius Rufus, Rome se retrouve victorieuse de ses « alliés » italiques, mais à condition de céder aux revendications qui l'ont poussée à la guerre : les peuples révoltés recevront, du moins en droit, les privilèges réservés jusque-là aux citoyens romains.

La fille que Julilla avait donnée à Sylla, Cornelia Sylla, est éperdument amoureuse de son cousin, le jeune Marius. Sylla la force pourtant à épouser le fils du second consul. Elle a de ce jeune homme une fille, Pompeia – qui deviendra plus tard la seconde épouse du grand César – et un fils.

À présent âgé de dix ans, le jeune César est envoyé par sa mère au chevet de son oncle Marius pour l'aider à se

remettre des séquelles de sa seconde attaque. Il en profite pour apprendre avec avidité, auprès du grand homme, les secrets de l'art de la guerre. Marius n'a pas oublié la prophétie. Les dons qu'il découvre chez le jeune garçon ne font que renforcer sa volonté d'étouffer dans l'œuf sa carrière politique et militaire.

Irrité par une remarque inoffensive de son ennuyeuse épouse Aelia, Sylla la répudie brutalement – pour stérilité. Le vieux Scaurus étant mort, il se remarie avec sa veuve, Dalmatica. Tout Rome condamne sa conduite, Aelia jouissant de l'admiration générale. Cet opprobre le laisse de marbre.

Sachant Rome empêtrée dans la « Guerre sociale » contre les « alliés » italiques, le roi Mithridate du Pont envahit, en 88 av. J.-C., la province romaine d'Asie et fait mettre à mort tous les Romains et les Italiques qui s'y trouvent, hommes, femmes et enfants. On dénombre quatre-vingt mille tués, sans compter soixante-dix mille esclaves.

Lorsque la nouvelle de ce massacre parvient à Rome, le Sénat se réunit pour désigner l'homme à qui reviendra l'honneur de conduire une armée en Orient pour y affronter Mithridate. S'estimant guéri des effets de son attaque, Marius réclame ce poste. Exigence péremptoire, que, sagement, le Sénat ignore, avant d'offrir le commandement de l'expédition au premier consul, Sylla. Marius ne pourra jamais oublier cet affront. Le nom de Sylla viendra ainsi s'ajouter à la longue liste de ses ennemis.

Certain de pouvoir vaincre Mithridate, Sylla accepte avec plaisir la charge qu'on lui propose et se prépare à partir. Mais les caisses du Trésor sont vides. Le général ne dispose que de ressources dérisoires, même après qu'on a mis en vente de vastes étendues de terres publiques autour du Forum pour payer ses troupes. Il résout le problème en pillant les temples de Grèce et d'Épire, ce qui suffit à équiper sa minuscule armée.

Cette même année 88 apparaît, issu de la plèbe, un autre tribun d'envergure, Sulpicius. Conservateur à l'ori-

gine, il ne devient révolutionnaire qu'après le massacre, par le roi du Pont, des habitants de la province d'Asie. À ses yeux, si un souverain étranger n'a fait, en les exécutant tous, aucune différence entre des Romains et des Italiens, c'est qu'il n'y en a pas. Il en conclut que le Sénat, responsable de ne pas avoir accordé la citoyenneté pleine et entière aux Italiens, doit être dissous. Il fait donc voter par l'Assemblée de la plèbe des lois qui expulsent du Sénat un si grand nombre d'hommes que ce dernier, réduit à la portion congrue, n'officialie pratiquement plus. Sulpicius fait alors renforcer les pouvoirs politiques et électoraux des nouveaux citoyens italiens, mais ne réussit qu'à provoquer des affrontements sanglants au Forum. Au cours de l'un d'entre eux, le jeune mari de la sœur de Sylla est tué.

Sulpicius s'allie alors avec Marius et obtient de l'Assemblée de la plèbe le vote d'une loi privant Sylla de la direction des opérations contre Mithridate pour la confier à Marius. À près de soixante-dix ans, diminué par la maladie, le vieil homme est bien décidé à ne laisser personne d'autre que lui – et surtout pas Sylla – conduire cette guerre.

Sylla se trouve en Campanie, en train d'organiser son armée, lorsque lui parvient la nouvelle de sa destitution. Il prend alors une décision capitale : marcher sur Rome. Jamais, en six siècles d'existence, la grande cité n'a vu un de ses fils se retourner contre elle. Sylla, lui, n'hésite pas. Hormis son loyal questeur Lucius Licinius Lucullus, ses officiers refusent de le soutenir. Ses troupes, en revanche, se rangent résolument à ses côtés.

Personne, à Rome, ne croit sérieusement que Sylla osera se dresser contre la mère patrie. Aussi, son arrivée devant les murs de la ville provoque la panique. N'ayant aucun soldat professionnel à leur disposition, Marius et Sulpicius doivent armer d'anciens gladiateurs et d'anciens esclaves pour tenter de le repousser. Sylla pénètre sans peine dans la cité, et, balayant la résistance sporadique qu'on lui oppose, s'en empare, forçant Marius, Sulpicius, le vieux Brutus et quelques autres à s'enfuir. Capturé avant d'avoir pu quitter le pays, Sulpicius est décapité. Après

une terrible bataille dans la ville de Minturnae, Marius, son fils le jeune Marius et quelques autres parviennent à gagner l'Afrique et trouvent refuge auprès des vétérans que le vieil homme avait jadis installés sur l'île de Cercina.

Seul maître à Rome, Sylla fait clouer la tête de Sulpicius sur les rostres du Forum pour, entre autres, pousser par la terreur Cinna, le chef du parti populaire, à se soumettre. Il abolit l'ensemble des lois de Sulpicius et les remplace par des textes qu'il inspire : mesures ultra-conservatrices, destinées à restaurer le Sénat dans toutes ses prérogatives et à empêcher l'émergence d'autres tribuns de la plèbe animés d'idées révolutionnaires. En 87 av. J.-C., satisfait d'avoir restauré le gouvernement traditionnel de Rome, il repart pour l'Orient combattre Mithridate, non sans avoir marié sa sœur, veuve depuis peu, à Mamercus, frère du défunt Drusus et protecteur des orphelins.

L'exil de Marius, de son fils, du vieux Brutus et de leurs compagnons dure environ un an. Pour consolider la constitution qu'il a rédigée à la hâte, Sylla tente de faire élire consuls, pour l'année 87, ses hommes. Il y parvient en plaçant le premier d'entre eux, Gnaeus Octavius Ruso. Mais, formalistes, les électeurs reconduisent Cinna, fidèle à Marius, dans ses fonctions de second consul. Sylla tente donc de s'assurer de la loyauté de celui-ci envers la nouvelle constitution en l'obligeant, au cours d'un serment sacré, à jurer de la maintenir. Mais Cinna rend son serment nul et non avenue en serrant, tout en jurant, une pierre dans le creux de sa main.

Sylla à peine parti pour l'Orient, au printemps 87, Rome sombre de nouveau dans l'anarchie. Après avoir renié son serment sans valeur, Cinna s'oppose ouvertement à Gnaeus César et à ses acolytes ultra-légalistes, des hommes tels que Catulus César, Publius Crassus et Lucius César. Il est chassé de Rome et déclaré hors la loi, mais les ultras ne peuvent mener à bien leurs préparatifs militaires. Cinna, au contraire, lève une armée et met le siège devant Rome. Rentrant promptement d'exil, Marius débarque en Étrurie où il lève lui aussi une armée avant

de voler au secours de Cinna et de ses alliés, Quintus Sertorius et Gnaeus Papirius Carbo.

Désespérés, les ultras envoient en Picentum, à Pompée Strabo, qui n'a pas encore dissous son armée formée de vassaux fidèles, un message le suppliant de venir à leur rescousse. Accompagné de son fils le jeune Pompée, Pompée Strabo marche à son tour sur Rome. Mais, une fois sur place, il ne fait rien pour affronter Cinna, Marius, Carbo et Sertorius, se contentant d'installer ses quartiers dans un camp insalubre, à la sortie de la porte Colline, en s'attirant la hargne des habitants des collines situées au nord de la ville parce qu'il pollue leur eau et provoque une effroyable épidémie de fièvre typhoïde.

Le siège de Rome s'éternise jusqu'à ce qu'une bataille oppose Pompée Strabo et Sertorius. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu; atteint de typhoïde, Pompée Strabo s'effondre et meurt peu après. Avec l'aide de son ami Cicéron, le jeune Pompée prépare les funérailles de son père. Mais les habitants des collines dévastées du nord de Rome dérobent le corps; le dénudent, l'attachent derrière un âne et l'exhibent dans les rues. Outragé, le jeune Pompée quitte alors Rome pour ramener la dépouille de son père et son armée en Picenum. Privée des troupes de Pompée Strabo, la grande cité, incapable de résister plus longtemps, se rend à Cinna et à Marius. Immédiatement, Cinna y fait son entrée. Marius, pour sa part, refuse, arguant que, toujours officiellement hors la loi, il ne s'éloignera jamais de la protection de son camp et de ses soldats tant que Cinna, non seulement n'aura pas annulé le décret faisant de lui un proscrit, mais n'aura pas non plus réussi à le faire élire, selon la prophétie, consul pour la septième fois. Sertorius, lui aussi, refuse de pénétrer dans Rome, mais pour une tout autre raison : cousin de Marius, il s'est rendu compte que le vieil homme a perdu la tête.

Conscient que tous les soldats, si on les pousse à choisir, rallieront Marius et non lui, Cinna se résigne à partager le consulat. Lui et Marius se retrouvent consuls « élus » pour l'année 86 av. J.-C., qui doit commencer quelques jours plus tard. Ainsi, le premier jour de l'année, Marius fait son entrée dans Rome en tant que consul, pour la septième

fois. La prophétie se réalise. Avec lui, il amène cinq mille anciens esclaves dévoués à sa cause.

Il s'ensuit un bain de sang tel que Rome n'en a jamais vu. Dément, Marius ordonne à ses anciens esclaves de massacrer tous ses ennemis et nombre de ses amis; les rostres se garnissent de têtes, y compris celles de Catulus César, Lucius César, César Strabo, Publius Crassus et Gnaeus Octavius Ruso.

Caius Julius César, père du jeune César, regagne Rome au milieu du carnage. Marius le convoque au Forum pour lui apprendre que son fils de treize ans deviendra bientôt *flamen Dialis*, prêtre spécialement affecté au culte de Jupiter Optimus Maximus, principale divinité de Rome. Le vieux fou croit ainsi avoir trouvé le moyen idéal d'empêcher le jeune César d'entamer une carrière politique ou militaire. Il est sûr, désormais, que le jeune garçon ne le surpassera jamais dans les annales de Rome. Le *flamen Dialis*, entre autres interdits, n'a pas le droit de toucher le fer, de monter à cheval, de porter une arme ou d'assister à une agonie. Il lui est impossible de participer à une bataille ou de se présenter à une élection. Au moment de son intronisation et de sa consécration, le *flamen Dialis* doit être marié à une patricienne. Marius ordonne donc à Cinna, patricien lui-même, d'accorder la main de sa fille cadette de dix-sept ans, Cinnilla, au jeune César. On unit immédiatement les deux enfants. Ensuite, le jeune César est officiellement déclaré *flamen Dialis*, et sa femme Cinnilla *flaminica Dialis*.

Peu de jours après avoir été élu consul pour la septième fois, Caius Marius est frappé par une troisième et ultime attaque. Il meurt le treizième jour de janvier. Son cousin Sertorius extermine alors ses bandes d'anciens esclaves, mettant fin au bain de sang. Pour remplacer Marius, Cinna choisit comme second magistrat un certain Valerius Flaccus et travaille à apaiser Rome, ville en état de choc. À présent *flamen Dialis* et marié, le jeune César se prépare à un avenir morne et décevant, condamné à servir, sa vie durant, Jupiter Optimus Maximus.

Chronique des événements entre 86 et 83 av. J.-C.

Cinna prend le contrôle d'un Sénat singulièrement amoindri. Pourtant, tout en supprimant quelques-unes, il n'abroge pas toutes les lois de Sylla. Sous sa férule, le Sénat, auquel il redonne un pouvoir politique, retire officiellement à Sylla, absent, son commandement dans la guerre contre Mithridate et permet au second consul, Flaccus, de gagner l'Orient à la tête de quatre légions pour relever le général en chef. Flaccus a pour légat principal un soldat sauvage et indiscipliné, Fimbria, à qui ses soldats vouent néanmoins une affection profonde.

Après avoir atteint la Macédoine, Flaccus et Fimbria décident de ne pas se retourner vers la Grèce, où Sylla s'enlise avec son armée. Ils poursuivent, au contraire, leur marche en direction de l'Hellespont et l'Asie Mineure. Incapable de contrôler Fimbria, Flaccus se retrouve sous la coupe de son subordonné. Se querellant sans cesse, les deux hommes parviennent à Byzantium, où ce qui devait arriver arrive. Flaccus est assassiné et Fimbria assume le commandement. Il traverse l'Asie Mineure avant d'entamer, avec succès, la guerre contre Mithridate.

Sylla s'embourbe en Grèce, pays qui, après avoir accueilli les généraux et les troupes de Mithridate, donne à présent asile à une importante armée fidèle à ce roi. Athènes ayant fait défection, Sylla l'assiège. Elle tombe après une résistance farouche. Sylla remporte alors deux victoires écrasantes sur les rives du lac Orchomenus, en Béotie.

À la tête d'une flotte qu'il a rassemblée, son légat Lucullus a battu plusieurs fois les forces du Pont. À ce moment-là, Fimbria piège Mithridate à Pitane et demande à Lucullus de l'aider à capturer le roi en bloquant le port. Lucullus refuse avec hauteur de coopérer avec un Romain qui, à ses yeux, n'est pas en mission officielle. Ce qui permet à Mithridate de s'échapper par la mer.

À l'été 85 av. J.-C., Sylla a expulsé d'Europe les armées du Pont et traversé lui-même l'Asie Mineure. Le 5 *sextilis* (août), le roi du Pont accepte de signer le traité de Darda-

nus, qui lui impose de se retirer à l'intérieur de ses propres frontières et de ne plus en sortir. Sylla s'occupe également de Fimbria, qu'il pourchasse jusqu'à l'acculer, désespéré, au suicide. Interdisant à jamais aux troupes de Fimbria de regagner l'Italie, il les incorpore au sein d'une armée stationnée sur place et destinée à servir dans la province d'Asie et en Cilicie.

Sylla sait très bien que, en dépit de son acceptation du traité de Dardanus, Mithridate reste un homme redoutable. Il sait aussi que, s'il s'attarde plus longtemps en Orient, il perdra toutes ses chances de reconquérir ce qu'il considère comme sa position naturelle à Rome. Sa femme Dalmatica et sa fille Cornelia Sylla ont dû s'enfuir pour le rejoindre, escortées par Mamercus. On a confisqué ceux de ses biens que Mamercus n'a pas eu le temps de mettre à l'abri. Le glorieux chef se retrouve hors la loi, interdit et déchu de la citoyenneté romaine, tout comme ses partisans. Nombre de membres du Sénat ont également pris la fuite pour le rejoindre, peu soucieux de vivre sous l'administration de Cinna. Parmi ces réfugiés se trouvent Appius Claudius Pulcher, Publius Servitius Vatia et, venu d'Espagne, Marcus Licinius Crassus.

Dès lors, Sylla n'a plus d'autre choix que de tourner le dos à Mithridate et de regagner Rome, ce qu'il compte faire en 84 av. J.-C. Une grave maladie l'oblige à rester en Grèce, une année de plus, consterné de laisser ainsi à Cinna et ses partisans un délai supplémentaire pour se préparer à la guerre. Car l'affrontement ne fait plus de doute – la péninsule n'est pas assez grande pour abriter deux factions si irrémédiablement opposées l'une à l'autre, si acharnées, si peu soucieuses du pardon et de l'oubli, si indifférentes à la sauvegarde de la paix.

Aux yeux de Cinna et de Rome, la guerre, dès le retour de Sylla, est inévitable. Lorsqu'il apprend la mort du second consul, Flaccus, Cinna choisit pour le remplacer un personnage beaucoup plus solide, Gnaeus Papirius Carbo. En accord avec un Sénat qui leur est tout dévoué, les deux hommes se résolvent à se mesurer à Sylla avant son retour. Décidés à l'arrêter en Macédoine occidentale

avant qu'il ait pu traverser l'Adriatique, ils commencent à rassembler une grande armée qu'ils embarquent pour Illyricum, au nord de la Macédoine occidentale.

Mais le recrutement est lent, surtout en Picentum, fief de Pompée Strabo. Pensant que sa présence attirera davantage de volontaires, Cinna se rend en personne à Ancona pour superviser les enrôlements. Là, le fils de Pompée Strabo, Pompée, lui rend visite, comme s'il avait l'intention de se joindre à lui, ce qu'il ne fera pas. Peu après, Cinna meurt à Ancona dans des circonstances mystérieuses. Carbo prend le contrôle de Rome et du Sénat, mais décide de laisser Sylla débarquer en Italie. Après tout, la guerre contre lui doit se jouer sur le sol italien. Carbo fait donc revenir les troupes d'Illyricum et met son plan au point. Après avoir obtenu l'élection de deux consuls à sa solde, Scipio Asiagenus et Caius Norbanus, il s'en va gouverner la Gaule cisalpine et s'installe, avec son groupe d'armées, dans la ville portuaire d'Ariminum.

Les rôles sont distribués. Le rideau peut se lever...

PREMIÈRE PARTIE

D'avril 83 à décembre 82 avant J.-C.



LE JEUNE POMPÉE

Tout en levant très haut sa lampe à cinq flammes au-dessus des deux silhouettes allongées sur le lit, l'intendant savait que cet éclairage brutal ne servirait à rien. Nul ne pouvait réveiller Pompée ; sauf sa femme. Elle ronchonna, fronça les sourcils, détourna la tête pour tenter de préserver son sommeil, mais la vaste demeure murmurait au-delà de la porte ouverte, et l'intendant l'appelait.

— *Domina, domina!*

Dissimulant sa confusion – les serviteurs n'avaient pas pour habitude d'envahir la chambre à coucher de son mari –, Antista s'assura qu'elle était décentement couverte avant de se redresser.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

— Un message urgent pour le maître. Réveille-le et dis-lui de venir dans l'atrium, hurla l'intendant d'une voix rogue.

Les flammes s'inclinèrent en dégageant un peu de fumée tandis qu'il tournait les talons et s'en allait. La porte se referma, plongeant la jeune femme dans le noir.

Oh ! le vil personnage. Il l'avait fait exprès. Mais elle savait où trouver sa robe, au pied du lit. Elle l'enfila, cria pour demander de la lumière.

Rien de tout cela ne troubla le repos de Pompée. Munie d'une lampe et d'un manteau chaud, elle retourna vers le lit où il dormait toujours paisiblement, nu jusqu'à la taille, insensible au froid.

Elle avait essayé en d'autres occasions – et pour d'autres raisons – de le réveiller par des baisers, chaque fois sans succès. Il fallait le secouer, lui donner des coups de poing.

— Quoi ? demanda-t-il en s'asseyant, ses yeux bleus déjà en alerte, ébouriffant à deux mains son épaisse chevelure jaune surmontée, juste au-dessus du front, d'un épi qui se dressait avec vigueur.

Ainsi était Pompée : comme mort, puis, l'instant d'après, totalement dispos. Deux habitudes de soldat. Il répéta :

— Quoi ?

— Un message urgent t'attend dans l'atrium.

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Il était déjà debout, les pieds chaussés de pantoufles sans talon et d'une tunique qui tombait négligemment d'une épaule parsemée de taches de rousseur. Dix secondes plus tard, il était parti, laissant la porte béante derrière lui.

Pendant une minute, Antista resta où elle était, indécise. Son mari n'avait pas pris la lampe – il se dirigeait dans l'obscurité avec la sûreté d'un chat ; rien, donc, n'empêchait la jeune femme de le suivre, rien sinon la certitude qu'il n'aimerait sans doute pas cela. Tant pis. Après tout, une épouse a bien le droit de connaître une nouvelle assez grave pour avoir provoqué une intrusion dans la chambre du maître ! Elle quitta donc la pièce à son tour, chichement éclairée par sa petite lampe le long des murs de pierre nue de l'immense couloir. Un tournant par-ci, quelques marches par-là et, subitement, elle se retrouva hors de l'austère forteresse gauloise, dans la délicate villa romaine aux plâtres peints de couleurs vives.

Installées par des serviteurs affairés, d'autres lampes projetaient partout leur lueur aveuglante. Et Pompée apparut à la jeune femme dans toute sa splendeur, en dépit de la simplicité de sa tunique, telle l'incarnation de Mars !

Elle crut une seconde qu'il allait se confier à elle, sa présence n'avait pas échappé à son regard. Mais au même moment, Varro arriva, hors d'haleine, ôtant à Antista l'espoir d'avoir la primeur de ce qui provoquait tout ce remue-ménage.

— Varro ! Varro ! cria Pompée.

Il fit ensuite entendre un hurlement qui n'avait rien de romain, semblable à celui que poussaient jadis les Gaulois qui, déferlant à travers les Alpes, avaient conquis sans coup férir des régions entières de la péninsule, y compris le Picentum, son propre fief.

Antista sursauta, tremblant de la tête aux pieds. Elle remarqua la réaction, identique, de Varro.

— Qu'y a-t-il ?

— Sylla a débarqué à Brindisium !

— Brindisium ! Comment le sais-tu ?

— Quelle importance ? répliqua Pompée, foulant le sol de mosaïque en direction de Varro qu'il saisit aux épaules et secoua plusieurs fois. Nous y voilà, Varro ! L'aventure commence !

— Aventure ? bredouilla Varro en écarquillant les yeux. Oh, Magnus, quand deviendras-tu adulte ? Ce n'est pas une aventure mais une guerre civile – et, une fois de plus, sur notre sol !

— Je m'en moque ! s'écria Pompée. Pour moi, il s'agit d'une aventure. Si tu savais à quel point j'ai attendu cette nouvelle, Varro ! Depuis le départ de Sylla, l'Italie paraissait plus soumise que le petit roquet d'une vestale vierge !

— Que fais-tu du siège de Rome ? demanda Varro en réprimant un bâillement.

L'excitation joyeuse qui transfigurait le visage de Pompée s'évanouit ; ses mains lâchèrent les épaules de Varro, retombèrent. Il recula d'un pas, regarda son compagnon d'un air sombre.

— Je préférerais oublier le siège de Rome ! Ils ont traîné, à travers leurs misérables ruelles, le corps nu de mon père attaché derrière un âne.

Varro rougit si violemment que son crâne à demi dégarni s'empourpra.

— Oh ! Magnus, je te demande pardon. Ce n'était pas moi – jamais je n'aurais fait une chose pareille –, je suis ton hôte, je t'en prie, pardonne-moi !

Mais l'humeur était passée. Pompée éclata de rire, donna à Varro une bourrade dans le dos.

— Oh ! ce n'était pas toi, je le sais bien.

Un froid perçant stagnait dans la pièce. Les bras croisés, Varro faisait claquer ses mains contre son corps.

— Je ferais mieux de partir tout de suite pour Rome.

Pompée lui jeta un coup d'œil étonné.

— Rome ? Jamais de la vie. Tu viens avec moi ! Que crois-tu qu'il va se passer à Rome ? Tu ne verras là-bas que des moutons bêlants et ces vieilles femmes du Sénat jacas-

sant pendant des jours. Viens avec moi, ce sera beaucoup plus amusant !

— Et où comptes-tu donc aller ?

— Rejoindre Sylla, bien sûr.

— Tu n'as pas besoin de moi pour cela, Magnus. Enfourche ton cheval et galope. Sylla sera ravi, j'en suis sûr, de te trouver une place parmi sa foule de seconds tribuns. Tu as de l'expérience.

Pompée frappa dans ses mains, signe d'exaspération.

— Oh ! Varro. Je ne vais pas faire allégeance à Sylla comme un vulgaire tribun militaire. Je vais lui amener trois légions supplémentaires ! Moi, le laquais de Sylla ! Jamais ! J'ai bien l'intention d'être, dans son entreprise, un partenaire à part entière.

Cette annonce coupa le souffle de l'épouse de Pompée, de son ami et de ses hôtes. Consciente d'avoir laissé échapper une exclamation de stupeur, Antista se réfugia promptement dans un coin de la pièce où son mari ne pourrait l'apercevoir. Il avait complètement oublié sa présence et elle voulait entendre ce qui allait suivre. Il le fallait absolument.

Depuis deux ans et demi qu'elle était sa femme, Pompée ne l'avait quittée plus d'une journée qu'une seule fois. Oh ! avec quel délice elle monopolisait toute son attention. Lutinée, grondée, chiffonnée, froissée, mordue, pétrie, culbutée... Un rêve. Qui aurait pu imaginer cela ? Elle, fille d'un sénateur de second rang presque pauvre, se retrouver donnée en mariage à Gnaeus Pompeius, qui s'était lui-même proclamé Magnus ! Assez riche pour épouser n'importe qui, seigneur de la moitié de l'Ombrie et du Picentum, si beau, si munificent, que tous voyaient en lui la réincarnation d'Alexandre le Grand... Quel époux son père avait trouvé pour elle ! Et cela, après toutes les années où elle s'était morfondue, certaine de ne jamais tomber, à cause de la modestie de sa dot, sur un parti à sa mesure.

Évidemment, elle n'avait rien ignoré des raisons qui avaient justifié le choix de Pompée. Il avait besoin que le père d'Antista lui rendît un grand service. Ce père se trouvait être juge au procès qu'on lui intentait. Bien sûr, on avait monté l'affaire de toutes pièces – tout le monde, à

Rome, le savait. Cinna recherchait désespérément les sommes énormes nécessaires à sa campagne de recrutement : les biens considérables du jeune Pompée tombaient à pic. Voilà pourquoi on l'avait accusé – les charges concernaient en fait son père décédé, Pompée Strabo – de s'être illégalement approprié une partie du butin de la ville d'Asculum Picentum : un filet de chasse et quelques caisses de livres. Une broutille. L'intérêt de la chose ne résidait pas dans le délit lui-même, mais dans l'amende qui en résulterait. Si Pompée était reconnu coupable, les jurés à la solde de Cinna chargés de fixer le montant de l'amende auraient toute liberté de confisquer l'ensemble de sa fortune.

Un Romain véritable aurait pris le risque d'affronter la cour, au besoin en soudoyant les jurés. Mais Pompée – dont le visage tout entier trahissait les origines gauloises – avait préféré épouser la fille du juge. On avait célébré le mariage en octobre. Au cours des mois de novembre et décembre, le père d'Antista avait volontairement fait traîner les choses en longueur. En réalité, le procès n'avait jamais vraiment commencé, retardé sans cesse par des auspices défavorables, des accusations de corruption lancées à l'encontre du jury, des réunions du Sénat et autres plaies diverses. Résultat : en janvier, le consul Carbo conseilla à Cinna d'aller chercher ailleurs l'argent qui lui faisait si cruellement défaut. La menace contre la fortune de Pompée n'existait plus.

À peine âgée de dix-huit ans, Antista avait accompagné dans son fief ce sublime mari, cadeau inespéré, prix de la complicité de son père, au nord-est de la péninsule. Là, dans la lugubre forteresse de pierres noires de Pompée, elle avait découvert avec délectation sa nouvelle existence d'épouse. Par chance, c'était une très jolie fille, fort désirable avec ses fossettes et ses rondeurs, et mûre pour le lit. Elle avait connu pendant longtemps un bonheur sans nuage. Seule ombre au tableau : l'attitude des serviteurs et des collaborateurs subalternes de son héros adoré qui, non seulement la méprisaient, mais s'arrangeaient pour qu'elle s'en aperçoive. Désagrément mineur tant que les activités de Pompée le laissaient rentrer le soir. Mais à pré-

sent, voilà qu'il parlait de partir pour la guerre, de lever des légions, de rejoindre Sylla ! Oh ! qu'allait-elle devenir, privée de son Magnus bien-aimé, sans protection contre le manque d'égards de son entourage ?

Il tentait encore de convaincre Varro qu'il n'y avait pas d'alternative et qu'il devait le suivre dans le camp de Sylla, mais ce petit bonhomme compassé et pédant – déjà si vieux au fond de lui alors qu'il n'avait pas siégé plus de deux ans au Sénat ! – résistait toujours.

— De quelles forces dispose Sylla ? demanda-t-il.

— Cinq légions de vétérans, six mille cavaliers, des volontaires venus de Macédoine et du Péloponnèse, plus cinq cohortes d'Espagnols appartenant à cet escroc de Marcus Crassus. En tout, environ trente-neuf mille hommes.

Cette réponse provoqua chez Varro une agitation convulsive. Ses doigts semblèrent griffer l'air tandis qu'il s'exclamait :

— Je te le répète, Magnus, deviens adulte ! Je reviens d'Ariminum, où Carbo campe avec huit légions et une cavalerie formidable. Ce n'est pas tout ! Dans la seule Campanie stationnent seize autres légions ! Cinna et Carbo massent des troupes depuis trois ans. Il y a cent cinquante mille hommes sous les armes en Italie et en Gaule italique ! Que pourra faire Sylla contre eux ?

— Il les mangera, répondit calmement Pompée. D'autant que je vais lui offrir trois légions formées des vétérans les plus aguerris de mon père. Les soldats de Carbo, eux, ont encore les lèvres blanchies par le lait de leur nourrice.

— Tu vas vraiment lever ta propre armée ?

— Sans aucun doute.

— Magnus, tu n'as que vingt-deux ans ! Tu ne peux pas t'attendre à voir les vétérans de ton père s'enrôler sous ta bannière !

— Et pourquoi donc ? demanda Pompée avec une surprise non feinte.

— D'abord parce que tu es de huit ans trop jeune pour prétendre entrer au Sénat. Et tu es encore à vingt ans du consulat. Même si les hommes fidèles à ton père accep-

taient de se rallier à toi, le leur demander serait absolument illégal. Tu n'es qu'un citoyen privé, et les citoyens privés n'ont pas le droit de constituer leur propre armée.

— Il y a plus de trois ans que le gouvernement de Rome est illégal, coupa Pompée. Cinna a été consul quatre fois, Carbo l'est pour la deuxième fois, tout comme Marcus Gadianus qui se retrouve préteur urbain pour la deuxième fois. Presque la moitié du Sénat est hors la loi, Appius Claudius a été banni avec son *imperium* intact, Fimbria sillonne l'Asie Mineure en concluant des arrangements avec le roi Mithridate : tout n'est qu'une farce !

Varro se donna la contenance d'une mule pompeuse, performance facile pour un Sabin de la *rosa rura*, où les mules abondaient.

— Le problème doit être résolu de façon constitutionnelle, dit-il.

Sa remarque provoqua l'hilarité de Pompée.

— Oh ! Varro. Je t'aime bien, mais tu es désespérément irréaliste ! Si le problème pouvait se régler de façon constitutionnelle, pourquoi cent cinquante mille combattants s'agglutineraient-ils en Italie et en Gaule cisalpine ?

Varro griffa l'air, cette fois-ci pour marquer sa défaite.

— Bon, très bien. Je viens avec toi.

Pompée, le visage illuminé par un sourire radieux, prit Varro par l'épaule et l'entraîna vers le couloir qui menait à ses appartements.

— Splendide, splendide ! Tu pourras écrire l'histoire de mes premières campagnes. Ton style vaut mille fois celui de ton ami Sisenna. Étant l'homme le plus important de notre génération, je mérite d'avoir à mon côté mon propre historiographe.

Varro eut quand même le dernier mot. Il déclara en ricanant :

— Important, tu peux le dire ! Aurais-tu eu, sans cela, le culot de t'accorder à toi-même le surnom de Magnus ? Le Grand ! À vingt-deux ans ! Ton père a eu au moins la décence de s'inspirer de son strabisme pour trouver son sobriquet !

Pompée ignore cette pique, occupé, à présent, à donner à son intendant et à son armurier une foule d'instructions.

Enfin, tous désertèrent l'atrium aux peintures et aux dorures rutilantes. Tous, excepté Pompée. Et Antista. Il marcha dans sa direction.

— Petite chatte stupide, tu vas attraper froid, dit-il en l'embrassant tendrement. Retourne au lit, mon gâteau de miel.

— Ne puis-je t'aider à préparer tes affaires? demanda-t-elle d'une voix navrée.

— Mes hommes s'en chargeront; mais tu peux toujours regarder.

Cette fois, un serviteur portant un lourd chandelier leur ouvrit le chemin. Se coulant contre Pompée, Antista, sa petite lampe à la main, marcha avec lui jusqu'à la pièce où il entreposait son équipement de guerre. Collection impressionnante : au moins dix cuirasses pendues à des tringles en forme de « T » – d'or, d'argent, d'acier, garnies de *phalerae* de cuir –, des épées, des casques accrochés à des chevilles plantées dans le mur et des lanières de cuir, sans compter les plastrons matelassés.

— À présent reste là, comme une gentille petite souris que tu es, dit Pompée en soulevant sa femme comme une plume pour la déposer sur deux coffres rapprochés, ses pieds frôlant le sol.

Il l'oublia. En compagnie de ses serviteurs, il examina une à une chaque pièce d'armement – celle-là serait-elle utile, en aurait-on vraiment besoin? Ensuite, après avoir fouillé les coffres répandus dans la pièce, il transféra sa femme de son siège à un autre pour farfouiller au fond de celui sur lequel elle était assise, entassant ses trouvailles entre les coudes de ses esclaves qui attendaient son bon plaisir, se parlant à lui-même avec une telle joie que la jeune femme ne se berçait plus de la moindre illusion : son épouse, son foyer, la vie civilisée, rien de tout cela ne lui manquerait. Bien sûr, elle avait toujours su qu'il se considérait avant tout comme un soldat, qu'il méprisait les centres d'intérêt mesquins de ses pairs – rhétorique, droit, assemblées, complots sournois et petites perfidies de la vie politique. Combien de fois l'avait-elle entendu dire qu'il parviendrait jusqu'au trône d'ivoire du consulat, non pas avec des mots creux et des

phrases dénuées de sens, mais à la pointe de sa lance ? À présent, soldat et fils de soldat, il s'apprêtait, en route pour la guerre, à donner corps à cette rodomontade.

Les bras chargés, chancelant, le dernier esclave quitta la pièce. Se laissant choir de son coffre, Antista se planta devant son mari.

Excédé, comme si elle lui faisait perdre un temps précieux, il consentit quand même à lui accorder un regard.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Combien de temps seras-tu parti ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il gaiement.

— Des mois ? Un an ?

— Des mois, sans doute. Sylla va avaler Carbo tout cru.

— Alors, j'aimerais retourner à Rome et, pendant ton absence, me réinstaller dans la maison de mon père.

Il secoua la tête, sincèrement surpris.

— Il n'en est pas question. Jamais je ne laisserai ma femme dans la Rome de Carbo alors que je combattrai ce même Carbo au côté de Sylla, sur le champ de bataille. Tu resteras ici.

— Tes serviteurs et les membres de ton entourage ne m'aiment pas. Sans toi, ma vie, ici, deviendra difficile.

— Foutaises ! dit-il en se détournant.

Elle le retint en se plaçant à nouveau en face de lui.

— Je t'en prie, mon cher époux, consacre-moi quelques instants. Je sais que ton temps vaut de l'or, mais, après tout, je suis ta femme.

Il soupira.

— Bien, bien. Mais vite, Antista !

— Il m'est impossible de rester ici.

— Si, tu le peux ; et tu le feras.

— Chaque fois que tu t'absentes, Magnus, même quelques heures, ton entourage se comporte avec moi de façon hargneuse. Je ne m'en suis jamais plainte parce que tu t'es toujours montré bon à mon égard et que tu es resté auprès de moi, hormis la fois où tu es allé à Ancona voir Cinna. Mais je suis la seule femme à vivre dans cette demeure et je vais me retrouver horriblement seule. Vraiment, je crois qu'il vaudrait mieux pour moi retourner chez mon père jusqu'à la fin de la guerre.

— Pas question. Ton père est un homme de Carbo.

— C'est faux. Il n'appartient qu'à lui-même.

Jamais, auparavant, elle ne s'était opposée à lui. Elle n'avait même jamais osé le contredire. Pompée commença à perdre patience.

— Écoute, Antista. J'ai mieux à faire que de rester là à discuter avec toi. Tu es ma femme. Tu dois demeurer dans ma maison.

— Alors que tes serviteurs ricanent sur mon passage et me laissent dans le noir, alors que je n'ai aucun domestique pour s'occuper de moi et personne pour me tenir compagnie, dit-elle, essayant de se montrer calme et raisonnable, mais sentant monter en elle un début de panique.

— Foutaises et re-foutaises !

— Pas le moins du monde, Magnus. J'ignore pourquoi tes gens me méprisent, mais c'est un fait.

— Rien de plus normal, dit-il, étonné par sa virulence.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent.

— Ils ont raison de me regarder de haut ? Que veux-tu dire par « rien de plus normal » ?

Il haussa les épaules.

— Ma mère était une Lucilia, tout comme ma grand-mère. Et toi, qu'es-tu ?

— Voilà une excellente question. Que suis-je ?

Il la savait en colère, ce qui le rendit furieux. Les femmes ! Il avait sa première grande guerre sur les bras et cet être insignifiant choisissait ce moment pour lui infliger ses jérémiades ! Toutes les femmes avaient-elles donc la tête à l'envers ?

— Tu es ma première épouse, dit-il.

— Première épouse ?

— Un expédient temporaire.

— Oh ! je vois.

Elle eut l'air songeur.

— Un expédient temporaire. La fille du juge, je suppose...

— Tu l'as toujours su, non ?

— Mais il y a longtemps de cela ; je pensais que c'était fini, que tu m'aimais. Je descends d'une famille de sénateurs : ce n'est pas si mal.

— Pour un homme ordinaire, oui. Mais pour moi, c'est une misère.

— Oh ! Magnus, d'où te vient ce dédain ? Est-ce pour cette raison que tu ne m'as jamais fécondée ? Parce que je ne suis pas digne de porter tes enfants ?

— Oui ! cria-t-il en esquissant un mouvement vers la sortie.

Elle le suivit avec sa petite lampe, trop en colère pour se soucier d'être entendue.

— Je te convenais assez lorsque Cinna en voulait à ton argent !

— Nous avons déjà évoqué cet aspect des choses, répliqua-t-il en pressant le pas.

— Alors je comprends à quel point sa mort t'a réjoui !

— Elle fut une bénédiction pour Rome et tous les Romains.

— Tu l'as fait assassiner !

Ces mots se répercutèrent le long du couloir, assez large pour qu'une armée s'y engouffre. Pompée s'arrêta.

— Cinna est mort au cours d'une querelle d'ivrognes avec des recrues qu'on avait enrôlées de force.

— À Ancona, dans ta ville. Ta ville, Magnus ! Et juste après votre rencontre ! cria-t-elle, sans pouvoir maîtriser ses larmes.

Elle se retrouva plaquée contre le mur, les mains de Pompée autour de sa gorge. Il ne serrait pas. Il emprisonnait juste sa gorge.

— Ne répète jamais cela, femme, dit-il d'une voix douce.

— C'est ce qu'affirme mon père, réussit-elle à murmurer, la bouche sèche.

Elle sentit dans son cou une infime pression.

— Ton père n'aimait pas beaucoup Cinna. Mais il n'a que faire non plus de Carbo. Voilà pourquoi je le tuerais volontiers. Mais te tuer, toi, ne me procurerait aucun plaisir. Je ne tue pas les femmes. Garde ta langue dans ta bouche, Antista. La mort de Cinna n'a rien à voir avec moi. C'était un accident.

— Je veux retourner chez mon père et ma mère, à Rome!

Pompée la lâcha, la repoussa.

— Ma réponse est non. Maintenant, laisse-moi tranquille!

Il s'éloigna, appelant l'intendant. De loin, elle l'entendit dire à cet homme abominable qu'elle n'aurait pas le droit, durant son absence, de quitter l'enceinte de la forteresse. En tremblant, elle régagna lentement la chambre qu'elle avait partagée avec Pompée pendant deux ans et demi en tant que première épouse, qu'expédient provisoire. Pas d'assez haut rang pour porter ses enfants. Pourquoi ne l'avait-elle pas deviné plus tôt, alors qu'elle s'était demandé tant de fois quelle raison le poussait à se retirer d'elle, laissant une flaque gluante sur son ventre qu'il la forçait à nettoyer?

Ses larmes affluaient. Elles couleraient bientôt et Antista pleurerait pendant des heures, sans pouvoir se retenir. Rien n'est plus terrible que la désillusion lorsque l'amour est encore à son apogée.

Elle perçut un autre de ces hurlements barbares puis, lointaine, la voix de Pompée.

— Je pars pour la guerre, je pars pour la guerre! Sylla a débarqué en Italie et c'est la guerre!

Le jour pointait à peine lorsque Pompée, sanglé dans une étincelante cuirasse d'argent, flanqué de son frère de dix-huit ans et de Varro, mena une petite troupe de clercs et de scribes jusqu'au marché d'Auximum. Là, au milieu de la place encore vide, il planta l'étendard de son père et attendit, avec une impatience non dissimulée, que son secrétariat eût pris position derrière plusieurs tables à tréteaux, feuilles étalées, roseaux affûtés, bâtons d'encre dissous dans de lourds encriers de pierre.

Le cérémonial prit du temps. Une foule épaisse avait fait son apparition, si compacte, à présent, qu'elle s'agglutinait le long des rues et des sentiers convergeant vers le marché. Léger et souple, Pompée bondit sur le podium improvisé sous l'étendard de son père et cria :

— Nous y voilà! Lucius Cornelius Sylla vient de débarquer à Brindisium pour réclamer ce qui lui est dû – le maintien de son *imperium*, un triomphe, le privilège de pouvoir déposer ses lauriers au pied de Jupiter Optimus Maximus, au Capitole de Rome! Il y a tout juste un an, l'autre Lucius Cornelius – Cinna, pour ne pas le nommer – se trouvait tout près d'ici dans l'espoir d'enrôler les vétérans de mon père sous sa bannière. Non seulement il a échoué, mais il est mort. Aujourd'hui, c'est moi qui viens à vous. Et j'aperçois tout autour de moi nombre d'anciens soldats de mon père, dont je suis l'héritier! Ses hommes sont mes hommes, son passé est mon avenir! Je pars pour Brindisium combattre au côté de Sylla, car le droit est avec lui. Combien d'entre vous sont décidés à me suivre?

Bref et simple, songea Varro, éperdu d'admiration. Ce jeune ambitieux a peut-être raison lorsqu'il affirme vouloir conquérir la chaise curule du consulat à la pointe de sa lance et non avec des mots creux. Personne, parmi les innombrables auditeurs de Pompée, ne semblait avoir trouvé sa harangue simpliste. Dès qu'il l'eut terminée, les femmes s'en allèrent en papotant, évoquant l'absence imminente de leur mari ou de leur fils. Certaines, à cette seule pensée, se tordaient les mains; d'autres se concentraient sur les aspects pratiques – remplir le sac des futurs combattants de tuniques et de bas de rechange; d'autres encore, un léger sourire au coin des lèvres, fixaient le sol. Rabrouant rudement à coups de pied, de poing ou de coude des enfants surexcités, les hommes se frayèrent un chemin vers les tables. Quelques instants plus tard, les scribes de Pompée, débordés, gribouillaient avec frénésie.

Jouissant d'un point de vue imprenable du haut des marches du vieux temple de Picus, Varro, assis, contemplait le spectacle. Tous ces hommes, pensait-il, s'étaient-ils portés volontaires avec autant d'enthousiasme pour les campagnes de Pompée Strabo le bigleux? Probablement pas. Celui-là était un seigneur, homme dur, chef incomparable. S'il avait fait à nouveau appel à eux, ils l'auraient servi bravement, mais sans émotion. Pour le fils, il en allait tout différemment. J'assiste à l'émergence d'un phénomène, se dit Varro. Les Myrmidons ne se sont pas

moins enflammés pour Achille, ni les Macédoniens pour Alexandre le Grand. Ils l'aiment ! Il est leur chouchou, leur mascotte, leur fils tout autant que leur père.

Une masse imposante s'affala sur la marche proche de la sienne. Tournant la tête, Varro aperçut une face rougeaude encadrée de cheveux roux. Deux yeux bleus, intelligents et vifs, le détaillaient, lui, seul étranger présent.

— Qui pourrais-tu bien être ? demanda le géant rubicond.

— Je m'appelle Marcus Terentius Varro et je suis sabin.

— Comme nous, pas vrai ? Enfin, il y a longtemps, en tout cas.

L'homme agita une pogne cagneuse en direction de Pompée.

— Consens donc à le regarder. Oh ! il y a des lustres que nous attendons ce jour, Marcus Terentius le Sabin. Cet être ne serait-il pas le pot de miel des déesses ?

Varro sourit.

— Je n'aurais pas employé cette expression, mais je vois très bien ce que tu veux dire.

— Ah ! Tu n'as pas seulement trois noms, comme tout homme de qualité. Tu es aussi cultivé. Un de ses amis, peut-être ?

— Cela se pourrait.

— Et que ferais-tu éventuellement dans la vie, hein ?

— À Rome, je suis sénateur. Mais à Reate, j'élève des juments.

— Comment donc ! Pas de mules ?

— Mieux vaut élever les femelles des chevaux que leurs bâtardes. J'ai quand même quelques mules de la *rosea rura*, plus deux ou trois ânes vigoureux pour la reproduction.

— Quel âge aurais-tu, si je puis me permettre ?

— Trente-deux ans, dit Varro, qui s'amusait énormément.

Tout d'un coup, les questions cessèrent. Le géant s'installa plus confortablement en posant un coude sur la marche qui le surplombait, étendit une paire de jambes herculéennes avant de croiser les chevilles. Fasciné, le

petit Varro dévora du regard les orteils crasseux aussi épais que ses propres pouces.

— Et toi, quel serait ton nom ? demanda-t-il, employant tout naturellement la façon de parler locale.

— Quintus Scaptius.

— Te serais-tu engagé ?

— Tous les éléphants d'Hannibal n'auraient pu m'en empêcher.

— Serais-tu donc un vétérán ?

— J'ai rejoint l'armée du papa à dix-huit ans. Il y a huit ans de cela et j'ai déjà participé à douze campagnes. J'aurais donc pu m'en dispenser cette fois-ci si je l'avais souhaité.

— Mais tu ne l'as pas voulu.

— Les éléphants d'Hannibal, Marcus Terentius, les éléphants d'Hannibal !

— Aurais-tu éventuellement le grade de centurion ?

— Cela se pourrait pour cette campagne-là.

Tout en poursuivant la conversation, Varro gardait un œil sur Pompée qui, debout devant la table à tréteaux du milieu, apostrophait joyeusement la foule, interpellant un homme, puis un autre.

— Il dit qu'il se mettra en marche avant que cette lune n'ait achevé sa course, observa-t-il. Je ne vois pas comment. Je veux bien admettre qu'aucun des hommes présents n'a besoin d'entraînement, mais où Pompée trouvera-t-il les armes, les cuirasses ? Et les animaux de bât ? Et les chariots, et les bœufs ? Et la nourriture ? Enfin, avec quel argent financera-t-il son entreprise ?

Scaptius eut un grognement amusé.

— Il n'a aucun souci à se faire ! Le papa nous a donné à chacun notre armement et notre cuirasse au début de la guerre contre les Italiques. Après sa mort, le petit nous a dit de tout garder pour nous. Nous possédons chacun une mule. Les centurions, eux, ont les carrioles et les bœufs. Voilà pourquoi nous sommes prêts. Personne ne prendra jamais un Pompée au dépourvu. Nos greniers sont pleins de blé, nos garde-manger croulent sous les vivres. Nos femmes et nos enfants n'auront jamais à se serrer la cein-

ture parce que nous ferons bombance au cours de la campagne.

— Et l'argent ? demanda doucement Varro.

— L'argent ?

Avec un reniflement réjoui, Scaptius renvoya ce détail au néant.

— Nous avons servi le papa sans en voir souvent la couleur. Sans mentir. Il n'y en avait pas beaucoup à rafler, en ce temps-là. Il en a, il nous en donne. Il est fauché, on s'en passe. Voilà ce qu'on appelle un bon maître. Même chose pour le fils.

— Je vois.

Varro se tut, observa Pompée avec un intérêt accru. Tout le monde y allait de son histoire à propos de l'indépendance de Pompée Strabo pendant la Guerre sociale : comment il avait gardé ses légions sous les armes alors qu'on lui avait donné l'ordre de les dissoudre, comment il avait ainsi pesé sur les événements de Rome, uniquement parce qu'il avait conservé ses soldats. On n'avait trouvé que peu de traces de soldes versées dans les livres du Trésor lorsque Cinna les avait fait éplucher après la mort de Caius Marius. À présent, Varro savait pourquoi. Pompée Strabo ne s'était pas soucié de payer ses troupes. Pourquoi l'aurait-il fait alors qu'elles lui appartenaient corps et âme ?

À ce moment-là, quittant son poste, Pompée monta quatre à quatre les marches du temple de Picus.

— Je pars à la recherche d'un lieu de campement, dit-il à Varro.

Puis, s'adressant, avec un large sourire, à l'Hercule assis près de lui :

— Je vois que tu as été un des premiers à signer, Scaptius.

Le géant se mit lourdement sur ses pieds.

— Oui, Magnus. Je ferais mieux d'aller chez moi chercher mon barda, non ?

Ainsi, tous l'appelaient Magnus ! Varro se leva à son tour.

— Je t'accompagne, « Magnus ».

La foule se dispersait. Les femmes, elles, regagnaient le marché. Gênés jusque-là dans leur activité, quelques marchands s'empresaient de dresser leurs échoppes que garnissaient des esclaves s'agitant en tous sens. On jetait de l'eau sale sur les pavés ceinturant la grande fontaine située en face de l'autel local des Lares. Soulevant leur robe, des jeunes filles enjambaient les flaques. Quelle ville typique, songea Varro tout en marchant derrière Pompée : soleil et poussière, de bons gros arbres pour faire de l'ombre, les insectes qui bourdonnent, le sens des desseins éternels, de vieilles femmes ridées comme des pommes d'hiver, des gens qui s'affairent et savent tout les uns sur les autres. Il n'y a pas de secrets, ici, à Auximum !

— Ces hommes n'ont pas l'air de bambins, dit-il à Pompée, alors qu'ils quittaient le marché et se dirigeaient vers leurs chevaux.

— Ce sont des Sabins, Varro, tout comme toi, même s'ils sont venus de l'est, des Apennins, il y a des siècles.

— Pas tout à fait comme moi, répliqua Varro en se laissant hisser sur sa selle par un des palefreniers de Pompée. Je suis peut-être sabin, mais je n'ai ni la mentalité ni l'endurance d'un soldat.

— Tu as quand même participé aux guerres contre les Italiques.

— Bien sûr. J'ai même fait dix campagnes, toutes plus horribles les unes que les autres. Mais depuis, je n'ai pas une seule fois pensé à une épée ou à une cotte de mailles.

Pompée éclata de rire.

— Tu parles comme mon ami Cicéron.

— Marcus Tullius Cicéron ? Le petit génie du droit ?

— Tout juste. Il détestait la guerre. Il n'avait pas les tripes pour ça, ce que mon père ne comprenait pas. C'était un bon bougre quand même. Il aimait faire ce qui me rebutait. Ainsi avons-nous, l'un et l'autre, donné entière satisfaction à mon père tout en lui en disant le moins possible.

Pompée soupira.

— Après la chute d'Ausculum Picentum, il a insisté pour rejoindre Sylla en Campanie. Il m'a beaucoup manqué !

En deux séances de recrutement au marché, à huit jours d'intervalle, Pompée réunit ses trois légions de vétérans volontaires qu'il installa dans un camp aménagé derrière des remparts bien fortifiés, à une dizaine de kilomètres d'Auximum, sur les rives d'un affluent de la rivière Aesis. Le camp était remarquablement tenu, les consignes d'hygiène appliquées avec rigueur. Fidèle à ses origines rurales, Pompée Strabo, jadis, n'avait trouvé qu'un moyen de régler les problèmes de puits, de latrines, de fosses d'aisances, d'égouts : lorsque la puanteur devenait insupportable, il changeait de lieu. Voilà pourquoi il était mort de la fièvre typhoïde devant Rome, à la sortie de la porte Colline et pourquoi les habitants du Quirinal et du Viminal, après la pollution de leurs sources par ses immondices, s'en étaient pris si violemment à son cadavre.

Son fils fit preuve, au contraire, d'un génie de l'organisation et de la logistique qui acheva de fasciner Varro. Il ne négligea aucun détail, pas même le plus trivial. En même temps, il fit exécuter les énormes travaux nécessaires à la bonne marche de son entreprise avec une rapidité et une efficacité inouïes. J'ai le privilège de m'être intégré au petit cercle d'intimes de ce véritable phénomène, pensait Varro. Il changera l'aspect de notre monde, modifiera notre façon de voir. Il n'y a pas une once de crainte en lui, pas une faille dans son assurance.

Varro, pourtant, savait que d'autres, avant Pompée, avaient commencé leur existence sous d'aussi bons auspices. Que se passera-t-il, se demandait-il, le jour où il se mettra en marche, affrontant les oppositions, les obstacles, lorsqu'il se retrouvera en face – non pas de Carbo ou de Sertorius – mais de Sylla ? Alors viendra l'heure de vérité ! Même s'ils combattent côte à côte, ils ne manqueront pas de se heurter. Des relations entre le vieux taureau et son cadet dépendra l'avenir du jeune taureau. Courbera-t-il l'échine ? Pourra-t-il courber l'échine ? Oh ! qu'est-ce que l'avenir réserve à un être aussi jeune, aussi sûr de lui ? Existe-t-il au monde une force ou un homme capable de le briser ?

Pompée, en tout cas, ne le pensait pas. Tout en n'ayant aucune tendance au mysticisme, il avait créé autour de lui

un climat spirituel en harmonie avec certains instincts propres à sa nature et qu'il chérissait le plus. Par exemple, il était conscient, non de posséder les qualités qui le distinguaient des autres – invincibilité, invulnérabilité, inviolabilité – mais d'en être en quelque sorte l'incarnation, car ces attributs faisaient partie de lui, étaient une part de lui-même. Dès l'enfance, il avait vécu au milieu de chimères glorieuses. Il gagnait dix mille batailles, connaissait, sur l'antique char des vainqueurs, d'innombrables triomphes, surgissait tel Jupiter devant Rome hébétée. Tous s'agenouillaient pour l'adorer, lui, le plus grand homme de tous les temps.

Il y avait pourtant une différence fondamentale entre Pompée et d'autres rêveurs de son acabit : son sens des réalités. Il voyait le monde tel qu'il était, avec une lucidité implacable, ne manquait jamais une possibilité ou une probabilité, décortiquait avec la même acuité des problèmes d'une complexité décourageante ou les faits les plus insignifiants. Ses chimères, ses rêves de grandeur, n'étaient qu'un socle sur lequel il s'appuyait, un roc où il sculptait à coups de burin sa véritable existence, tempérant ses songes, les modelant pour bâtir l'ossature de sa vraie vie.

Ainsi agit-il avec ses hommes rassemblés en centuries, en cohortes, en légions. Il surveilla leur entraînement, inspecta leur paquetage. Il élimina ses animaux de bât trop vieux, vérifia la solidité des essieux de ses chariots, les malmena, leur fit franchir à toute allure les gués accidentés et caillouteux qui entouraient le camp. Tout devait être parfait, car aucun incident ne devait venir remettre en cause sa propre perfection.

Douze jours après avoir commencé à assembler ses troupes, il reçut des nouvelles de Brindisium. Sylla remonta la via Appia au milieu de scènes d'hystérie : chaque ville, chaque village, chaque hameau, hurlait sa joie. Avant de se mettre en route, ajouta le messager, il avait fait prêter à tous ses hommes réunis devant lui un serment d'allégeance personnelle à son égard. Ceux qui, à Rome, auraient pu douter de sa détermination à passer outre à

TABLE

<i>Prologue</i>	9
Première partie : d'avril 83 à décembre 82 avant J.-C.	37
Deuxième partie : de décembre 82 à mai 81 avant J.-C.	253
Troisième partie : de janvier à <i>sextilis</i> (août) 80 avant J.-C.	343
Quatrième partie : d'octobre à mai 79 avant J.-C.	493
<i>Glossaire</i>	551



5620

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 27 février 2024

Dépôt légal février 2024
EAN 9782290403372
OTP L21EPLN003688-624300

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion